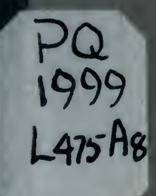
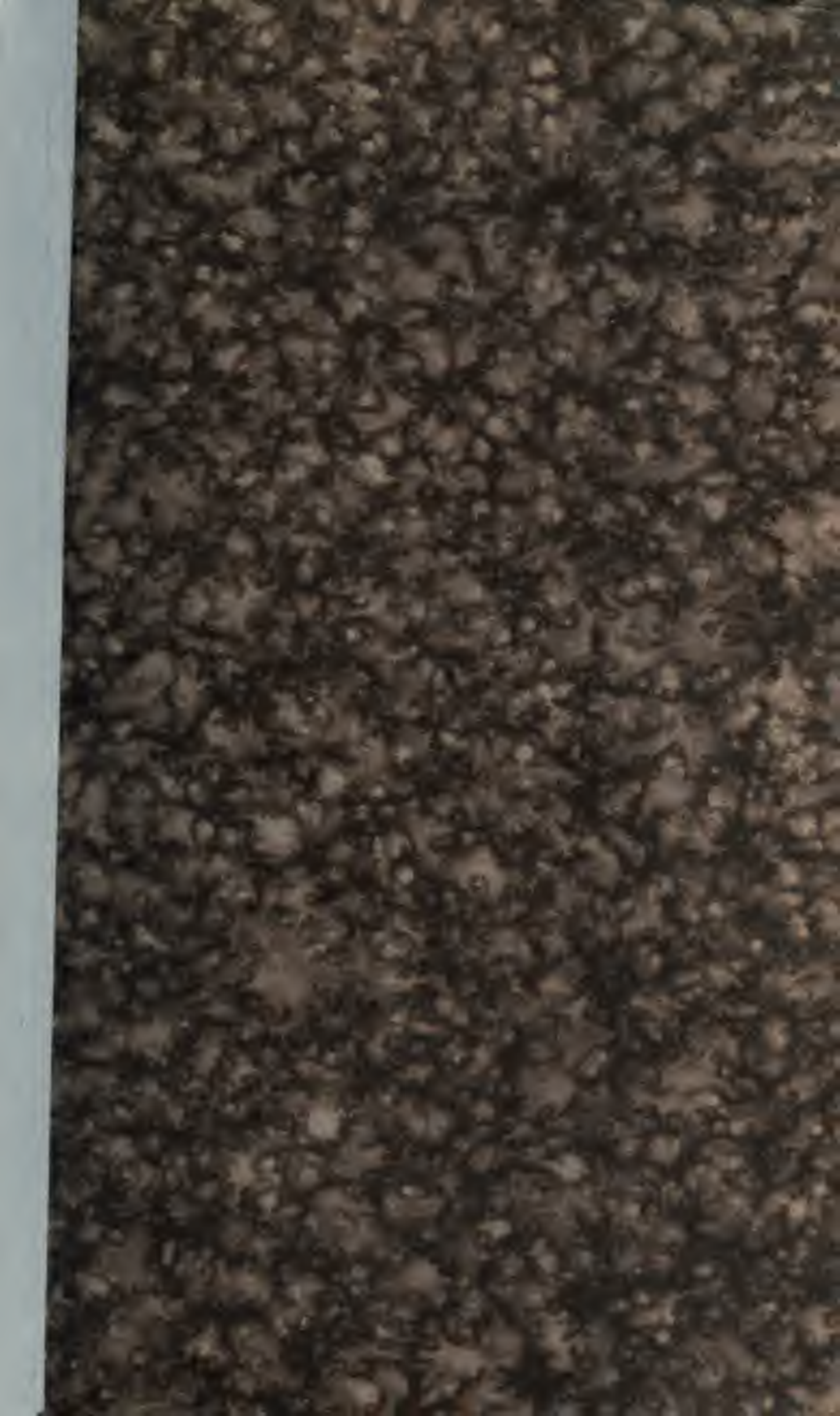
Linant, Michel
Alzaïde







ALZAÏDE,

TRAGEDIE;

Par M. LINANT.

ALZAÏDE,

TRAGEDIE;

Par M. LINANT.

Représentée pour la premiere fois sur le Théatre de la Comédie Françoise, le 13. Décembre 1745.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques, à l'Ecu de France.

MDCCXLVI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.


LIBRARY
DEC 27 1967
UNIVERSITY OF TORONTO



ALZAÏDE,

TRAGEDIE.

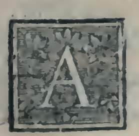


ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALZAIDE, EZIRE, PHERE'S.

PHERE'S.



A De mortels ennuis ſi vous n'étiez en proye,
J'oſerois devant vous faire éclater ma joye,
Je vous revois, Madame, à Memphis, en ces lieux,
Berceau de vos vertus, Trône de vos Ayeux:

Où tout vous obéit, vous aime, & vous rappelle;
Où Pherès tant de fois vous a prouvé ſon zéle,
Moins ébloui d'un rang que je ne dois qu'à vous,
Qu'attendri de vos maux que je reſſentois tous.

ALZAIDE.

Ah! Pherès, à Memphis en ce jour arrivée,
J'ignore à quels malheurs le Ciel m'a réſervée;
Dans l'ombre du ſecret laſſe de ſoupirer,
Je viens m'en éclaircir, voir le Roi, l'implorer,
Délivrer un époux dont le deſtin m'accable,
Qui, puni trop longtems, ne fut jamais coupable.
Zaraès eſt vaincu, captif, & malheureux,
Aménophis vainqueur, Monarque & généreux
Il doit tout oublier; qu'il ajoûte à ſa gloire
Cet effort de vertu plus grand que la victoire.
Eh! ſerons-nous toujours & mon époux & moi
Les ſeuls infortunés qui vivent ſous ſa loi?

PHERE'S.

Vous ne le ſerez plus: non, croyez que mon Maître,
Juge de votre époux, s'eſt vû forcé de l'être;
Qu'il gémit de ſes fers: qu'il ſe plaint d'un bonheur
Qui l'a toujours contraint de percer votre cœur,
De partager ſans fruit votre douleur extrême,
Et vous n'éprouvez rien qu'il n'ait ſenti lui-même.
Enfin quand accablé du plus triſte revers,
Zaraès fut dompté, qu'il tomba dans nos fers,

Que pour venger leurs maux nos peuples l'outragérent,
Que ſes amis, ſes Dieux vaincus l'abandonnérent,
Du cœur d'Aménophis le premier mouvement
Fut d'oublier ſes droits & ſon reſſentiment,
Mais le bien de l'Etat qui régle ſa puiſſance,
Fit parler ſon Conſeil, & taire ſa clémence:
Et tel eſt le devoir & le ſort des grands Rois,
Que même leurs vertus ſont eſclaves des Loix.

ALZAIDE.

Les Loix n'ordonnent point l'abus de la victoire;
Zaraès fut ici victime de la gloire;
Après ſon infortune a-t-on dû l'enchaîner?
Et vaincre, donne-t-il le droit de condamner!

PHERE'S.

Songez qu'Onès ſon pere uſurpa l'Arabie,
Au trône de Memphis de tout tems aſſervie,
Sujet d'un Souverain ſoumis à notre Loi,
Il s'arme pour regner, triomphe, ſe fait Roi;
Meurt, & laiſſe à ſon fils cette vaſte contrée;
Sous Buſiris bien-tôt l' gypte déchirée
Aux vœux de votre Epoux prête de la céder,
Exigea le tribut qu'il devoit accorder.
Impatient d'un joug dont il falloit dépendre;
Il attaqua nos Rois qu'il auroit dû défendre;
Combien de fois lui-même, où par les mains d'Iphis,

Envahit-il l'Egypte, aſſiégea-t'il Memphis;
Où caché ſous le nom de ce chef ſi fidéle,
En la trompant toûjours, ſçut-il triompher d'elle?
Nos murs étoient détruits, & nos champs ravagés;
Quels coups il nous porta? Le Roi nous a vengés;
Il vainquit ce Héros, ſes deſtins l'accablérent;
Sans le connoître alors, nos Guerriers l'enchaînerent;
Avec ce même Iphis dans nos fers retenu,
Parmi d'autres captifs, il vécut inconnu;
Aménophis apprend qu'il eſt en ſa puiſſance,
Touché de ſon malheur, il cherche ſa préſence;
Et de le conſoler s'impoſe le devoir;
Zaraès qui le ſçait dédaigne de le voir;
Son Prince, que vers lui la pitié ſeule entraîne,
N'imputant qu'à ſes maux l'éclat de tant de haine,
Retient des mouvemens qu'excite ſon grand cœur,
Et ne l'offenſe point par l'aſpect du vainqueur:
Mais il fait plus, Madame, un peuple téméraire
Toûjours prêt à punir l'Auteur de ſa miſére,
Pour perdre Zaraès ſe raſſembloit toûjours,
De ſon captif cent fois le Roi ſauva les jours,
Et trop ſûr qu'à ſes dons votre Epoux inſenſible,
Par haine à ſes regards étoit inacceſſible,
Ce Monarque envers tous clément comme les Dieux

Lui devint inviſible, & bienfaiſant comme eux.

ALZAIDE.

Zaraès occupé des maux qui l'environnent,
Voudroit cacher des jours que les Dieux abandonnent;
Mais je vois tous les cœurs contre lui prévenus;
Secondez mes deſſeins avant qu'ils ſoient connus,
Arrêtons au plûtôt les mains qui le puniſſent!
Ciel, comble mes malheurs, & que les ſiens finiſſent.
Ainſi le Roi le laiſſe aux yeux de l'univers
Vivre dans la douleur, & mourir dans les fers?
Ne pourrai-je adoucir un tourment ſi terrible?
Non: ce Prince à mes pleurs ne ſera point ſenſible:
Son cœur juſqu'à ce jour n'a-t'il pas réſiſté
Aux conſeils de la gloire, aux cris de l'équité?

PHE'RE'S.

Madame, oubliez-vous le pouvoir de vos charmes,
Rendus même aujourd'hui plus touchans par vos larmes?
Connoiſſez-le du moins: Eh! Qui de ce vainqueur
Sçauroit donc mieux que vous déſarmer la rigueur?

ALZAIDE.

Moi, Phérès!

PHE'RE'S.

Croiriez-vous qu'à ſes grandeurs liée,

Son ame vous dédaigne , ou vous ait oubliée ?
Ah ! pour vous rassurer, rapellez-vous ces jours
Dont l'horreur a des siens empoisonné le cours :
Ces jours, où par un pere à ses vœux arrachée,
A des nœuds inconnu vous fûtes attachée ?
Vous vous retracerez un cruel désespoir ,
Que n'ont point ralenti l'absence & le devoir.

ALZAIDE.

Auprès de lui , Pherès , ce moment vous rappelle,
Et vous pouvez pour nous signaler votre zéle ,
Aux regards de Memphis j'ai caché mon retour,
Mais on ne peut long-tems l'ignorer à la Cour ;
Informez-en ce Prince , & revenez m'apprendre,
A quel sort Alzaïde aujourd'hui doit s'attendre.
Allez.

PHERE'S.

Esperez tout , Madame : ce Heros,
De sa gloire jaloux , vous rendra le repos.

SCENE II.

ALZAIDE, EZIRE.

ALZAIDE *à part.*

IL m'aime encor ! ... ô Dieux ! que deviendrai-je ? ... Ezire ,
Va rappeller Pherès.

EZIRE.

Madame, que lui dire ?...

ALZAIDE.

Nous-mêmes d'un vainqueur désarmons le pouvoir.
De qui ?... D'Aménophis ?... Eh ! dois-je encor le voir ?

EZIRE.

Vous le verrez ici gémissant de sa gloire ;
Demander à vos pieds pardon de sa victoire.

ALZAIDE.

Ah ! de tous les malheurs qui pourroient m'accabler,
Celui que je veux fuir, & qui me fait trembler,
Celui dont tu me vois interdite, éperduë,
C'est... le dirai-je ? hélas !... de m'offrir à sa vûë.

EZIRE.

Quoi ! ce jeune Héros que vous-même admirez ?
Est donc haï de vous ?

ALZAIDE.

O Ciel !...

EZIRE.

Vous le fuirez ?

ALZAIDE.

Je fuis qui peut m'aimer, & je crains qui m'accable ;
Ne vente plus un Roi qui m'est trop redoutable ;
De sa gloire à mes yeux dérobe tous les traits,

Cher Ezire, ou plutôt ne m'en parle jamais.

EZIRE.

Ciel, que puis-je penſer? Quels mouvemens, Madame,
Oppoſés, & ſubits ont partagé votre ame?
Eſt-ce l'amour du Roi qui la trouble aujourd'huy?
Que dis-je? cet amour vous promet un appuy
Pour les jours d'un époux vous n'avez rien à craindre.
Son vainqueur les protége; & lui ſeul eſt à plaindre.

ALZAIDE.

Eh! bien, cruelle; eh! bien, il faut te révéler
Un ſecret que toûjours je devrois te céler:
Je t'en parle à regret: je me fais violence:
Mais c'eſt pour t'impoſer un éternel ſilence.
Ce jeune Souverain que je viens implorer;
Contre qui le devoir auroit dû m'inſpirer.....

EZIRE.

Achevez..... quoi, Madame?

ALZAIDE.

O Dieux! qu'allois-je dire?
Qui moi, je l'aimerois!.... non, je le hais, Ezire,
Je le dois, je le veux. Auteur de tous mes maux,
C'eſt lui qui m'a ravi le ſceptre & le repos;
Mon époux eſt vivant; il le traite en rebelle:
Et moi je l'aimerois, moi qu'il rend criminelle?

Que

Que je meure à tes yeux avant que de l'aimer ;
Oüi, je ſens contre lui mon couroux s'enflamer ;
Je ſens naître en mon cœur une haine funeſte...
Mais je me trompe, helas ! c'eſt moi que je déteſte.

EZIRE.

Je conçois vos tourmens. Que je plains tant d'amour !
Lorſqu'on vous fit ſans moi partir de ce ſéjour,
Dans le cours de vos maux je vous avois perdue ;
Plus malheureuſe encor, vous m'êtes donc rendüe ;
Mais quoi ! ſans les ſçavoir je reſſens vos douleurs.
Daignez me confier le ſecret de vos pleurs.

ALZAIDE.

Buſiris excita mes premieres allarmes ;
Il ouvrit pour jamais la ſource de mes larmes ;
Ce monſtre couronné, qu'animoit la fureur,
Qui toûjours devant lui fit marcher la terreur ;
Oncle d'Aménophis, allié de mon pere,
Me promit ce Héros : que ſa main m'étoit chere !
Temps heureux, où mon cœur approchoit du moment
Qui devoit pour jamais m'unir à mon amant ;
Où le voyant brûler d'une flâme auſſi pure,
Je m'oubliois moi-même, & toute la Nature ;

Des crimes du Tyran mon pere épouvanté
Fit parler à la Cour l'auſtére verité ;
Il frappa Buſiris d'un remords inutile,

Et contre ſon couroux recherchant un azile,
Il trouva Zaraès, il lui promit ma main :
Il obtint à ce prix l'appui d'un Souverain.
Zaraès par l'hymen d'une fille étrangére,
Prétendoit s'aſſurer de la foi de mon pere,
Qui jura, malgré lui, de combattre ſon Roy.
Gage de ſes ſermens, victime de ſa foi,
Il fallut m'exiler aux déſerts d'Arabie :
Et laiſſant loin de moi le bonheur de ma vie,
M'arracher à mon Prince, & n'eſperer plus rien ;
Je ſçavois ſon amour, il ignoroit le mien ;
Je partois : je le vis ; ſa profonde triſteſſe,
Ses regrets, ſes fureurs égaloient ma tendreſſe ;
Je ne lui parlai point : & tu dois concevoir,
Que ſans force, ſans voix, je ne pûs que le voir ;
Mes ſens étoient troublés ; dans ce deſordre extrême,
Cruelle à mon amant, plus cruelle à moi-même ;
Enfin je m'éloignai du tendre Aménophis,
Tournant encor les yeux vers les murs de Memphis.
Le flambeau de l'Hymen m'éclaira ſur mon crime,
Et j'arrêtai mes pas ſur les bords de l'abîme,
L'excès de mon erreur rappella ma vertu :
Je reconnus l'Amour quand je l'eus combattu :
Ennemi qu'à dompter en vain l'ame s'obſtine,
Qui toujours triomphant renaît de ſa ruine :

Et je ne remportai pour prix de mes efforts,
Qu'une ardeur plus coupable, & d'éternels remords.
Mon époux, dont l'Egypte exigeoit un hommage,
Au lieu de ce tribut y porta le ravage,
Busiris qu'il cherchoit, expira sous ses coups;
Son neveu prit sa place, & punit mon époux.
C'est lui qu'il faut fléchir: Zaraès me l'ordonne.
J'ignore ses projets: mais cet ordre m'étonne;
Sa haine & son orgueil semblent se démentir;
Qu'oiqu'il en soit, Ezire, il a fallu partir:
Je n'ai point balancé. Depuis trois ans d'absence,
Je sentois de mon feu mourir la violence;
J'ai cru jusqu'à ce jour qu'enfin il s'éteignoit;
Me voici dans ces lieux que ma vertu craignoit.
Pherès par ses discours a réveillé mon trouble,
A porté dans mon ame une ardeur qui redouble,
Chere Ezire, & je sens livrée à mon devoir,
Tous les maux d'un amour coupable, & sans espoir.

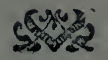
EZIRE.

De quels malheurs, ô Ciel! venez-vous de m'instruire?
Je vous plains moins encor que je ne vous admire.
Ne craignez plus l'éclat d'un feu si combattu:
Votre ame est ébranlée, & non votre vertu.
L'ardeur d'Aménophis éteinte par l'absence,
Desormais sur vos sens n'aura plus de puissance.

Parlez pour Zaraès, & ne redoutez rien;
Son danger eſt preſſant.

ALZAIDE.

Il l'eſt moins que le mien.
J'entens autour de lui gronder une tempête :
Mais le coup eſt encor ſuſpendu ſur ſa tête ;
Reſter en ce Palais, c'eſt m'apprêter un ſort
Plus cruel que pour lui ne peut être la mort.
Sans que le Roi me parle, & ſans que je le voye,
Il faut tout obtenir : je veux qu'il me renvoye;
A ſon rival peut-être enviant mes douleurs,
Il puniroit en lui la ſource de mes pleurs ;
Je dois les lui cacher, évitons ſa préſence :
Mettons en ſureté ma gloire & ſa clémence,
Oui, je fuirai ce Prince, & je l'ai réſolu :
Je reprends ſur mes ſens un empire abſolu ;
Mon devoir eſt plus fort que cet amour extrême,
Qui tant de fois m'emporte, & m'arrache à moi-
même :
Mais quoique le devoir ſoit vainqueur à ſon tour,
Il eſt trop dangereux de combattre l'Amour.
Fuyons.



SCENE III.

ALZAIDE, EZIRE, PHE'RE'S.

ALZAIDE.

QUe veut Phérès ?

PHE'RE'S.

Madame, vous apprendre ;
Que contre votre époux mon Maître vient d'entendre
Des avis importans en ce moment reçûs ;
Qui fondent les ſoupçons qu'on en avoit conçus.
On veut que l'Arabie à Zaraès fidéle
Soit au joug de Memphis plus que jamais rebelle.
Qu'agitée en ſecret par de puiſſans reſſorts,
Elle ait pour le venger, fait de nouveaux efforts.
Ménos revient inſtruit de ſes longnes intrigues,
Dit que juſqu'en Syrie on a formé des brigues :
Que Zaraès toûjours préſent dans ces climats,
Du fond de ſa priſon ébranle tant d'Etats.

ALZAIDE.

Dieux ! Que m'apprenez-vous ? qu'elle frayeur me glace ?
Quel revers imprévû s'apprête & nous menace !
C'eſt maintenant, Phérès, que j'ai beſoin de vous ;
Voyez votre Monarque, & ſuſpendez ſes coups.

PHE'RE'S.

Il faut le voir, Madame, & lui parler vous-même.
Zaraès ſoupçonné, ſon péril eſt extrême :
Il a contre lui ſeul, la Cour, Memphis, les Loix;
Contre tant d'ennemis, il n'a que votre voix;
Et ſi votre douleur ne ſe fait point entendre,
A le voir ſuccomber, il faudra vous attendre;
Un moment peut le perdre, un mot peut le ſauver :
Sur-tout craignez Ménos ardent à l'obſerver:
Il le haït, il l'accuſe, il le peint à ſon Maître,
Plus libre dans ſes fers qu'un captif ne doit l'être;
Et le peuple demande en ſa crainte agité
Qu'il ne jouiſſe plus de tant de liberté.
Je n'ai pû près du Roi vous témoigner mon zéle;
Attentif aux complots de l'Arabe infidéle;
Il ne ſçait pas encor qu'arrivée en ce jour,
Pour chercher ſon appui vous êtes dans ſa cour;
Mais j'apprendrai bien-tôt l'inſtant où ſa préſence...

ALZAIDE.

Je vous ſuis.

SCENE IV.

ALZAIDE, EZIRE.

ALZAIDE.

EST-il tems qu'Alzaïde balance ?
Non : je verrai le Roi ; j'irai pour mon époux,
En évitant ſes yeux, tomber à ſes genoux.
Le ſort de Zaraès, mon devoir, tout m'en preſſe ;
Son danger me conduit : craindrois-je ma foibleſſe ?
Ne doit-elle finir qu'au jour de mon trépas ?
Ciel, ſans me ſeconder, peux-tu voir mes combats ?
Pour quelqu'autre forfait ſerois-je ta victime ?
Je ſens que mon ſupplice eſt plus grand que mon crime.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AME'NOPHIS, ME'NOS, NISUS, *Suite.*

AME'NOPHIS.

JE veux tout écouter, & ne négliger rien
Pour le bonheur d'un peuple à qui je dois le mien :
Qui me fait de mes ſoins trouver la récompenſe,
Autant dans ſon amour qu'en ſon obéiſſance ;
Mais dois-je me livrant à ſes inimitiés,
Punir des malheureux gémiſſans à mes pieds,
Et cruel à ſon gré, commander des ſupplices ?
Ecoutons ſes beſoins : rejettons ſes caprices ;
Il craint que ſon repos ne puiſſe être troublé
Par les complots d'un Roy ſous nos fers accablé.
Zaraès nous remplit d'un effroi qui l'honore ;
Il fut trop redouté, devroit-il l'être encore ?
On veut que contre nous ſes rebelles Sujets
Ne ſe ſoient ſoulevés qu'en ſuivant ſes projets,
Et que je croïe un bruit que l'apparence enfante,
Accru par la terreur qu'à ſon tour il augmente :
Il faut des faits certains pour condamner un Roi :
Que ſon crime le perde, & non pas notre effroi :
Si

Si ce crime eſt prouvé, qu'on ſoit inéxorable.
Nous devons en jugeant cet illuſtre coupable,
Quelqu'egard à ſon nom, plus à l'humanité,
Beaucoup même à ſon rang, mais tout à l'équité.

ME'NOS.

Son attentat, Seigneur, fut pour vous une offenſe;
Il faut un châtiment autant qu'une vengeance;
Eh! ſongez que nos loix....

AME'NOPHIS.

Ménos, je dois ſonger
A lui tendre la main plûtôt qu'à me venger.
Son malheur m'intereſſe, & ſon cœur téméraire
Dans ſa férocité porte un grand caractére.
J'en crois la renommée, & juſques dans ces lieux
Sa voix nous a vanté ce Prince ambitieux:
Et moi dont la puiſſance, & les jeunes années
De peu de gloire encor ſemblent environnées:
Moi qui regne tranquille, & qu'enfin mes exploits
N'ont point mis au deſſus de la foule des Rois,
Pourrois-je en punir un dont l'éclat nous étonne?
Plus heureux! je le plains, l'admire, & lui pardonne.

NISUS.

Permettez que ſur vous, Seigneur, ſur ſes exploits,
L'Egypte & l'Univers s'expliquent par ma voix.
En daignant m'écouter, mon Souverain peut-être,
Prêt à juger l'ingrat, poura mieux le connoître.

Nos yeux ſont éblouis de ſes vices brillans ;
Il n'a point de vertus, il n'a que des talens ;
Génie impétueux, emporté vers la guerre,
Plus propre à conquérir qu'à gouverner la terre,
Qui regneroit en Roi moins grand qu'ambitieux,
Opprimant les mortels, & mépriſant les Dieux.
Enchaînez à jamais un Guerrier ſi funeſte.
Trop heureux les humains que la faveur céleſte
De ſon ſceptre de fer a voulu préſerver !
Il eſt né pour détruire, & vous pour conſerver.
Vous avez prétendu digne du rang ſuprême,
Montrer votre puiſſance en la bornant vous-même ;
Ami de votre peuple & de la vérité,
Citoyen ſur le trône, & Maître ſans fierté,
Don le plus précieux que le Ciel nous diſpenſe ;
De nos vertus enfin auteur & récompenſe,
Il ne vous reſte plus, pour reſſembler aux Dieux,
Que de prévoir le mal, & de punir comme eux.

AME'NOPHIS.

Un Roi doit reſſembler aux Dieux par la clémence,
Vous voulez qu'un captif reſſente ma vengance ;
Prouvez donc qu'il s'apprête à nuire à mes ſujets ;
Je vois trop ſes malheurs pour craindre ſes projets :
Et s'il fut à l'Egypte, à mes loix indocile,
Moins malheureux peut-être il ſera plus tranquille.

Que dis-je? Il l'eſt déja; ce Prince dans nos fers
Semble avoir oublié ma gloire & ſes revers;
Et même à tous les yeux ſe rendant inviſible,
Aux charmes du repos, il redevient ſenſible.
Mais de cet ennemi que je voudrois ſauver,
Parlez-moi, vous, Ménos, qui ſçutes l'obſerver:
Montrez la vérité ſans craindre de m'inſtruire;
L'entendre eſt mon devoir: le vôtre eſt de la dire.

ME'NOS.

Je l'oſerai, Seigneur, & cette liberté
Plus que tous nos reſpects vous a toûjours flatté.
Vous plaignez Zaraès quand nous devons le craindre;
Si vous lui pardonnez, c'eſt Memphis qu'il faut plaindre;
Elle va donc revoir ſon cruel ennemi:
Toûjours par vos bontés dans ſa haine affermi,
Zaraès de vos mains ne recevra la vie
Que pour vous en punir, & perdre la patrie.
Inquiet, furieux, perfide, uſurpateur,
Et de nos longs revers infatigable Auteur:
Ce qu'il fit autrefois, il peut encor le faire.
Ne croyez pas, Seigneur, que ma voix téméraire
Par haine devant vous s'éleve contre lui;
Quoiqu'il m'ait arraché mon bonheur, mon appui;
Que par ſon ordre Iphis ſon fidéle complice
Ait fait à mes amis ſubir un long ſupplice,

Que Zaraès lui-même aidé de cet Iphis,
Ait ravagé mes biens, ait maſſacré mon fils,
Je ne ſens point les coups que m'a porté ce traitre:
Je les oublie : il veut en porter à mon Maître;
Rien ne me touche plus, vous êtes menacé.

AME'NOPHIS.

Qu'entens-je?

ME'NOS.

Ce rebelle à vous perdre empreſſé
Séduit le Syrien, l'arme: ce ſont ſes brigues
Qui ſoulevant l'Arabe, ont formé tant de ligues:
Juſques dans la Nubie, où j'ai ſçu ſes complots,
Il paroît fuir nos yeux, & chercher le repos;
Plus il ſe cache, & plus il doit être terrible:
Il eſt prêt d'éclater puiſqu'il ſemble paiſible;
Dans ſes déguiſemens toujours ſi redouté,
Il ſut joindre la fraude à la témérité,
Trompa ceux qu'il ſoumit, & ceux qui le vainquirent.
En le trouvant par-tout, jamais ils ne le virent:
Et s'il cache à Memphis ſa haine & ſes projets,
Pour nous impratiquable, & non pour ſes ſujets,
Il leur écrit, leur parle, en abuſant ſans ceſſe
De cette liberté que ſon vainqueur lui laiſſe.
Croyez que ce captif au fond de ſa priſon,
Où rien ne le contraint, qui vous voit ſans ſoupçon,
En ſecret agité, tranquille en apparence,

Veut ſur votre ruine élever ſa puiſſance,
Et qu'un ſujet ſi fier qui ſe croit outragé,
Aujourd'hui dans les fers demain ſera vengé.

SCENE II.

AMENOPHIS, MENOS, NISUS, OSIRIS. *Suite.*

OSIRIS.

CEtte lettre, Seigneur, entre mes mains remiſe,
A Zaraès écrite, en ce moment ſurpriſe,
Et que tout me preſcrit de ne donner qu'à vous...

AMENOPHIS.

Voyons s'il mérita ſa grace, ou mon courroux.

Il lit.

» Sachez que dès ce jour par les champs de Syrie
» Sur les rives du Nil vos ſoldats vont paſſer;
» Faites croire au Tyran que des champs d'Arabie
» Introduis en Egypte, ils vont la traverſer.
Prévenons ſes deſſeins: marchons vers la Syrie.
Qu'elle en ſoit effrayée encor plus que punie;
Sous ſes premieres loix ce jour doit la ranger;
Allons donc la ſoumettre, & non la ravager.
De tes projets cachés je ſçaurai l'étendue.
Traître, juſqu'à ce tems ta peine eſt ſuſpendue.

Je ſoulageois tes maux, je te traitois en Roi :
De mes propres bienfaits tu t'armes contre moi.
Eh ! bien n'écoutons plus que l'auſtére juſtice :
Pour la premiére fois ordonnons un ſupplice.
Il mourra ..... laiſſez-moi.

SCENE III.

AME'NOPHIS, *ſeul.*

FAudra-t-il que mes coups
Tombent ſur Alzaïde, en frappant ſon Epoux ?
Elle va donc apprendre au fond de l'Arabie,
Qu'à Memphis Zaraès aura perdu la vie.
Elle m'imputera tout ce qu'il doit ſouffrir,
Et l'injuſte univers qui le verra mourir,
Sans égard à ſon crime, ainſi qu'à ma clémence ;
Dira que mon amour excita ma vengeance,
Conſtant dans ma vertu, que dois-je redouter ?
Ce ne ſont point ces bruits qui peuvent m'arrêter,
Que va dire Alzaïde ?... ô funeſte nouvelle !...
Pour me juſtifier que ne ſuis-je près d'elle ?...
Hélas ! ...

SCENE IV.

AME'NOPHIS, PHERE'S.

PHERE'S.

DAns ce moment, Seigneur à vos genoux Alzaïde...

AME'NOPHIS.

Alzaïde!...Ah! Que me dites-vous?

PHERE'S.

Elle vient.

AME'NOPHIS.

Ciel!

SCENE V.

ALZAIDE, AME'NOPHIS, PHERE'S, EZIRE.

ALZAIDE *dans l'enfoncement.*

MEs' yeux ſe rempliſſent de larmes:
Je revois en tremblant l'auteur de mes alarmes.
Guide mes pas, Ezire, & viens les ſoutenir.

AME'NOPHIS *à Pherès.*

C'eſt moi que ſa douleur, que ſes pleurs vont punir.
Mon ame eſt déchirée....

ALZAIDE.

Incertaine, tremblante,
Je viens vous faire entendre une voix ſuppliante,
Pour finir des tourmens que vous-même cauſez,
Que je dois oublier ſi vous les finiſſez.
Hélas ! c'eſt leur excès qui près de vous m'améne ;
Mon époux eſt captif ; puis-je rompre ſa chaîne ?
Terminez à la fois ſes maux & mes douleurs,
Seigneur, par vos vertus ſurpaſſez nos malheurs ;
Qu'on ne vous plaigne plus autant qu'on vous admire ;
Et qu'enfin l'univers, en ce jour, puiſſe dire,
Que jamais Zaraès ne fut ſi malheureux
Que vous, en pardonnant, vous fûtes généreux.

AMENOPHIS.

Alzaïde, c'eſt vous !... je vous revois, Madame !
Hélas ! que vos revers attendriſſent mon ame !...
Ah ! vous la retrouvez en ces triſtes momens,
Remplie à votre aſpect de tant de mouvemens....
Que de combats, ô Ciel ! ... mais plus que tout le reſte,
Je reſſens la douleur de vous être funeſte.
J'admirai Zaraès : je vais vous étonner ;
Plus malheureux que lui, je ne puis pardonner.

ALZAIDE.

Seigneur, ah ! quel arrêt votre bouche prononce !
La ſurpriſe & l'horreur du coup qu'elle m'annonce,
Le font déja ſentir à mes ſens déſolez :

Vous

Vous ne pardonnez point ? Eſt-ce vous qui parlez ?
Je ſens autant de peine à vous croire implacable,
Qu'à croire Zaraès envers vous ſi coupable.
Quels crimes dans ſes fers peut-il avoir commis ?

AME'NOPHIS.

Je les crains pour mon peuple, & pour vous j'en gémis.
Priſonnier en Egypte, il arme la Syrie;
Liſez : vous allez voir quelle eſt ſa perfidie.
Je le plains, mais hélas ! vous êtes aujourd'hui,
Puiſqu'il eſt condamné, plus à plaindre que lui.

ALZAIDE.

Que dites-vous, ô Ciel ! ſa mort eſt réſolue;
Pour la voir, en ces lieux j'étois donc attendue ?
Mais peut-il ſe venger, lorſque vous l'opprimez !
Pour ſa querelle ici quels Soldats ſont armez ?
Il menace Memphis, & Memphis l'environne;
Il arme des Etats, lui que tout abandonne :
Qui n'a pour tout ſecours qu'une épouſe & ſes pleurs,
Secours qui n'eſt pour lui qu'un ſurcroît de malheurs !
Il ſçait que ſon deſtin m'abaiſſe à la priére,
Sa grace eſt à ce prix l'excès de ſa miſére :
Et vous la refuſez, vous Roi ſi généreux,
Vous de qui j'eſpérois même autant que des Dieux.

AME'NOPHIS.

C'eſt la Loi qui punit ce Sujet redoutable.

ALZAIDE.

Elle eſt cruelle, injuſte . . . .

AME'NOPHIS.

Il n'eſt que trop coupable.
De ſes noirs attentats devez-vous donc douter ?
Vous demandez ſa grace, & je puis réſiſter ?
Je prouve ſes forfaits quand je vous la refuſe ;
Tout vous trahit, Madame, & m'accable, & l'accuſe.

ALZAIDE.

Dieux !

AME'NOPHIS.

Jugez-le vous-même, & voyez mes combats,
Son crime, mon devoir, le droit de mes Etats.
Je dois à vos malheurs le plus grand ſacrifice,
Je dois à mes Sujets beaucoup plus, la juſtice ;
La refuſant pour vous, je deviens odieux.
Vos pleurs, ſi je la rends, me font des jours affreux.
J'en mourrai : j'aime mieux la mort avec la gloire,
Que mon bonheur ſuivi d'une indigne mémoire.

ALZAIDE.

Ainſi d'Aménophis je n'eſpére plus rien.
Et voilà mon Arrêt.

AME'NOPHIS.

Dites auſſi le mien.
Juſte envers Zaraès, pour vous impitoyable,
Aménophis des trois eſt le plus miſérable.

ALZAIDE.

Quand je ſens tout le poids de votre inimitié,
Vous me montrez encor une fauſſe pitié.
Peut-on être attendri, lorſqu'on eſt infléxible ?
S'il eſt vrai qu'à mes pleurs vous ſoyez ſi ſenſible ;
Que ne terminez-vous tant de maux à la fois ?
Et pourquoi dans un ſeul en puniſſez-vous trois ?

AMENOPHIS.

Ainſi que Zaraès, je dois être implacable.

ALZAIDE.

Il ſent tous les remords, s'il peut être coupable :
Mais s'il l'eſt en effet, & s'il veut ſe venger,
Je connois ſa grande ame, & je puis la changer.

AMENOPHIS.

Vous n'adoucirez point une ame ſi farouche.

ALZAIDE.

Il reſſent les bienfaits & la vertu le touche.
Au nom d'Aménophis je veux le déſarmer,
Je veux même qu'un jour il s'engage à l'aimer.
Il chérira dans vous l'équité, la clémence ;
Il verra comme il faut oublier ſa vengeance.
S'il connoît vos vertus, voudra-t-il vous trahir ?
Et s'il vous voit, Seigneur, pourra-t-il vous haïr ?

AMENOPHIS.

Hélas !

ALZAIDE.

Pour vous toucher que puis-je encor vous dire ?
Aujourd'hui par votre ordre, à mes yeux il expire,

Vous l'avez résolu : Que vais-je devenir ?
Songez-vous que c'est moi que vous allez punir?
Qu'un affreux désespoir est tout ce qui me reste :
Faut-il que ce soit vous qui me soyez funeste ?
Que par vous aujourd'hui je rejoigne un Epoux :
Oui nous serons tous deux réunis par vos coups ;
Dans une heure il expire, & je vivrois encore,
Ce n'est plus son pardon : c'est le mien que j'implore.
Vous détournez les yeux.

AME'NOPHIS.

O cruelle vertu !

ALZAIDE.

Que vous reprochez-vous ?

AME'NOPHIS.

D'avoir tant combattu,
D'avoir vû Zaraès vous coûter une larme,
D'avoir désesperé ce cœur qui me desarme ;
Vous changerez le sien, vous me l'avez promis :
Qu'il vive.

ALZAIDE.

Oui, Seigneur, il vous sera soumis.
Vous permettez qu'il vive, & que je le revoïe :
C'est par vous que mon ame éprouve tant de joie.

AME'NOPHIS.

Ah ! je veux la combler. Qu'il paroisse à vos yeux.

à Ménos.

Allez, Ménos, allez : améne-le en ces lieux.

Vous triomphez des loix, quand je le laisse
vivre ;
Mais si je les enfrains, vous les lui ferez suivre.
Dans le crime à vos yeux pourra-t-il persister ?
Moi-même armé des loix, puis-je vous résister ?
La seule maintenant dont la force m'entraîne,
Est de sauver vos jours, d'éviter votre haine ;
Mes sujets se plaindront, du cœur de mes sujets ;
J'effacerai ma faute à force de bienfaits.

ALZAIDE *à part.*

Quels transports je ressens ! pourrai-je les con-
traindre ?

AME'NOPHIS.

Vous serez tous heureux, & moi toujours à plain-
dre ;
Oui, Madame à vos pleurs, j'ai résisté long-tems ;
Témoin de mes combats, jugez de mes tourmens.
Faudra-t'il à jamais vous en taire la cause ?
Ah ! puisqu'à me punir tout ici se dispose,
Mon cœur, quoique tremblant, vous dira sans dé-
tour
Que Zaraès ne doit ses jours qu'à mon amour :
Que si j'eusse aimé moins j'eusse eu moins de clé-
mence :
Que votre bonheur seul sera ma récompense :
Qu'un époux s'en souvienne, & qu'il en soit ja-
loux,

Vous rendre à ſes déſirs, c'eſt m'immoler pour
vous.
Après un tel bienfait, il doit craindre l'envie,
Et cacher loin de moi le bonheur de ſa vie.
Qu'il s'éloigne, qu'il fuie, Iphis & mon ſecours...

SCENE VI.

ALZAIDE, AME'NOPHIS, EZIRE, PHERE'S.

PHERE'S.

SEigneur, de Zaraès on menace les jours;
Le peuple à qui Ménos de ſon ſupplice avide
Apprend qu'on doit ſa vie aux larmes d'Alzaïde;
Aſſiége ſa retraite, & jure ſon trépas.

AME'NOPHIS.

Quoi Ménos me trahit?

ALZAIDE.

Ne m'abandonnez pas.

AME'NOPHIS.

Vainqueur de Zaraès, j'évitai ſa préſence.
Allons, il faut le voir pour prendre ſa défenſe,

ALZAIDE.

O Ciel! lance ſur moi les traits de ton courroux;
Seconde Aménophis, & ſauve mon époux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZAIDE, EZIRE.

ALZAIDE.

C'En eſt donc fait, ô Ciel, & Zaraès expire;
Tu me ſuis, à tes ſoins je me dérobe, Ezire:
J'entens autour de moi mille effroyables cris;
Qu'il meure, d ſoient-ils, périſſons à ce prix.
Je vole à ſon ſecours, à ſa vie on attente:
Je tombe entre leurs bras éperdue, expirante;
Et je n'ouvre les yeux que pour voir mon malheur:
Leur crime étoit commis; ils bravoient ma douleur.
Le Roi n'a pû calmer cette horrible vengeance.

EZIRE.

Du moins il la punie, & c'eſt lui qu'elle offenſe.

ALZAIDE.

Je veux quitter ces lieux objets de mon effroi.
Chaque inſtant que j'y reſte eſt un crime pour moi.
Sans attendre des Dieux la haine ou la juſtice,

J'expierai mon amour par le plus grand ſupplice,
L'abſence qui jamais ne ſçaura me guérir,
Me punira du moins, ſi je n'en puis mourir.
Cours préparer ma fuite.

SCENE II.

ALZAIDE *ſeule.*

O Toi qui par ta flâme;
Viens d'augmenter encor le trouble de mon ame,
Auteur de tous mes maux tu vas les reſſentir,
Et malgré ton ardeur tu me verras partir.
Ma fuite l'éteindra: mon aſpect la ranime;
Elle fait mon tourment: l'exciter eſt un crime;
M'en parler une injure, & l'entendre un danger.
Manes de Zaraès, je ſçaurai vous venger:
De tout ce que je puis envers toi je m'acquite.
Tu meurs: le Roi te plaint: il m'aime, & je l'évite:
Mais on vient....



SCENE III.

SCENE III.

ALZAIDE, ZARAÉS.

ZARAÉS *à part.*

ALzaïde eſt ſeule, approchons-nous.

ALZAIDE.

O Ciel !... C'eſt Zaraès.... C'eſt lui.... C'eſt mon Epoux.

ZARAÉS.

Ah ! Calmez ce tranſport que ma préſence inſpire :
Madame, obſervez-vous, craignons tout, ou j'expire :
Mais je puis, grace au ſort, un inſtant dans ces lieux,
Vous parler ſans témoins.

ALZAIDE.

Je vous revois ; ô Dieu !

ZARAÉS.

O Vous qui m'arrachez à mon deſtin perfide,
Oui, vous me revoyez, généreuſe Alzaïde,

ALZAIDE.

Vous vivez. Ah ! Seigneur, par quel heureux ſecours,
Reſpirez-vous encor ? à qui dois-je vos jours ?

ZARAE'S.

Madame, c'eſt Iphis, qui dans cette journée,
De l'Egypte reſſent la vengeance effrénée ;
Compagnon de ma gloire, il partageoit mes fers :
Vous alliez terminer les maux que j'ai ſouffers :
Le peuple des priſons voit ſortir ſa victime ;
Tremblant à cet aſpect, ſoudain il ſe ranime ;
Iphis à ſes regards ſe montre le premier ;
Je le ſuivois : mes yeux ont vû ſacrifier
Ce Héros qui s'offroit au trépas pour ſon Maître :
Sous leurs coups redoublés je l'ai vû diſparoître :
Et plus craint dans ces lieux que je n'y ſuis connu,
Juſqu'à vous ſans danger me voilà parvenu.
Enfin à m'y ſervir déſormais tout conſpire ;
On croit Zaraès mort, on croit qu'Iphis reſpire.
Sous mon nom que toujours il voulut conſerver.
On l'immole aujourd'hui : le ſien va me ſauver :
Le titre reſpecté de ſujet de ſa Reine,
aſſûre ici mes jours, & cachera ma haine :
Je n'ai point vû le Roi : j'évitai tous les yeux,
Et mon deſtin n'eſt ſû que de vous & des Dieux.

ALZAIDE.

Eh ! pourquoi donc Seigneur, voulez-vous qu'on
l'ignore ?

ZARAE'S.

Rien ne peut mieux voiler mes projets prêts d'é-
clore :
Vous allez les ſçavoir, diſſipez votre effroi :

Je vais être vengé : ne tremblez pas pour moi.

ALZAIDE.

Que dites-vous, Seigneur ?

ZARAE'S.

Que dès ce soir j'expire,
Ou que vous me verrez maître de cet Empire.
La moitié de ma honte va rejaillir sur vous :
Vous allez l'effacer en servant votre époux ;
Voilà votre destin. Vous n'en avez point d'autre ;
Femme de Zaraès, son injure est la vôtre :
Mon sort est en vos mains : je fonde mon espoir
Plus sur votre amitié que sur votre devoir,
Et seule vous avez toute ma confiance :
Vous dire un mot de plus en cette circonstance ;
Où mon cœur vous doit tant, seroit vous offenser,
Et me fier à vous, c'est vous récompenser.

ALZAIDE.

De quels coups à la fois, mon ame est-elle atteinte :
Considérez, Seigneur, les objets de ma crainte
Avez-vous bien prévû les maux dont je frémis ?
Eh ! Quel est votre espoir contre tant d'ennemis ?

ZARAE'S.

Je vais bientôt calmer les frayeurs de votre ame :
Vous ne tremblerez plus, quand vous sçaurez Madame,
Par combien de ressorts aussi prompts que certains
J'assure le succès de mes vastes desseins.

Le Roi fier de mes maux, trop ſûr de ſa puiſſance,
Colorant ſon mépris d'une fauſſe clémence,
Etendit les liens de ma captivité ;
Votre Epoux s'eſt ſervi de cette liberté,
Pour ſe rendre en ces lieux à ſon tour redoutable.
J'y fomentai moi-même un parti formidable ;
Méris, Phédos, Orus, ſujets qu'il croit ſoumis,
ſont devenus par moi ſes plus grands ennemis,
Et joints à mes guerriers, vont me livrer leur
Ville.
Là ſans ceſſe agiſſant, je paroiſſois tranquille.
Tout eſt prêt, on l'ignore, & j'ai changé mon ſort;
J'obtiendrai dès ce ſoir la Couronne, ou la mort.
Que m'importe des deux, pourvû que je me venge ?

ALZAIDE.

Vous vous vengez, de qui.... Vous, Seigneur ?
Ah! Qu'entens-je ?
Quel deſſein! on l'ignore.... En vain vous l'eſperez.
Tous vos projets ici ne ſont pas ignorez :
Une lettre ſurpriſe, & par Arbas écrite,
Fit connoître les coups que Zaraès médite.

ZARAE'S.

Elle n'apprit que ceux qu'il voulut dévoiler ;
C'eſt encor un ſecret qu'il faut vous révéler.

ALZAIDE.

Quoi! La lettre, Seigneur.....

ZARAE'S.

C'eſt moi qui l'ai fait rendre.
Pour déſarmer Memphis j'ai ſçû tout entreprendre.
Je voyois qu'aujourd'hui pour attaquer le Roi,
Mes guerriers peu nombreux s'avançoient près de moi,
Que de ſes défenſeurs cette ville étoit pleine,
Qu'en les y combattant ma perte étoit certaine;
Ainſi je réſolus de les en écarter;
C'eſt par un faux avis que je puis le tenter,
C'eſt l'unique reſſource ouverte à ma prudence,
Qui peut rendre l'attaque égale à la défenſe,
J'ai marqué que bien-tôt par les champs Syriens
Mes Soldats s'approchoient pour attaquer les ſiens,
Quand en effet laiſſant bien loin d'eux la Syrie
Ils venoient à Memphis des champs de l'Arabie.
On croit l'avis, on part: on réſout mon trépas,
Vous venez par mon ordre, & détournez leurs bras:
Nous y fumes réduits.... Mais enfin je reſpire.
Libre je vous revois, inconnu je conſpire.
Contre nos ennemis j'ai déja réuſſi,
Ils vont vers la Syrie, & la guerre eſt ici.

ALZAIDE.

Je vois ainſi que vous leur perte inévitable:
Mais ſongez que le Roi qui vous a cru coupable;
A toûjours, quelqu'il fût, adouci votre ſort:
Et que dans ce jour même où vous jurez ſa mort,
Ami de ſes ſujets qu'opprimoit votre haine,
Il défendoit vos jours, & briſoit votre chaîne.

ZARAE'S.

Qu'il aime ſes ſujets, mais qu'il me traite en Roy.
Que me font des vertus qui ne ſont pas pour moi?

ALZAIDE.

Seigneur puiſqu'avec vous ici d'intelligence
Je dois aux yeux de tous ſervir votre vengeance
Que ſurtout par les nœuds qui m'attachent à vous,
Je partage la honte ou l'honneur de vos coups:
voïons de nos projets le crime, ou la juſtice:
Que je ſois votre épouſe, & non votre complice.
L'Univers nous contemple;avant de nous venger,
C'eſt lui, Seigneur, c'eſt lui qu'il faut interroger.
Oüi,conſultons ſa voix lorſque tout nous l'ordonne.
Son eſtime eſt toûjours pour celui qui pardonne;
Pour l'autre déſormais ne s'intereſſant plus,
Quand ſes maux ſont finis, il lui veut des vertus;
Et contre un bienfaiteur Que la vengeance opprime,
La gloire eſt un opprobre,& le triomphe un crime.
Qu'attendez-vous du Prince?il vous ſera regner.
Prévenu par ſes dons, pourquoi les dédaigner?

Subjuguez votre cœur quand le ſien ſe ſurmonte.
Sans orgueil il les offre : acceptez-les ſans honte.

ZARAE'S.

Que dites-vous, ô ciel ! eh ! ne ſçavez-vous pas
Mes droits, mon infortune, & tous ſes attentats ?

ALZAIDE.

Quoi, Seigneur ?

ZARAE'S.

Que ſa haine, & que ſon injuſtice
En ce jour, ici même ordonna mon ſupplice.
Sans ceſſe prétextant au mépris de mes droits
Que j'ai du le ſervir & ramper ſous ſes loix.
Si mon pere uſurpa, je fus Roi légitime :
Mes peuples m'ont élû : m'opprimer eſt un crime.
Alzaïde, écoutez : j'excuſe en vos diſcours
L'Amour de la vertu, l'interêt de mes jours :
Mais de fauſſes vertus vous ont préoccupée :
Songez à mes affrons : vous ſerez détrompée :
De votre ame jamais pourront-ils s'effacer ?
Eſt-il beſoin ici de vous les retracer ?
Et ne devrai-je pas vous entendre me dire,
Qu'il eſt honteux pour moi qu'Aménophis reſpire
Vaincu, pris, avili, dans mille maux plongé,
Quoi ! je ſuis votre époux, & ne ſuis pas vengé !
Si je differe encor, ſuis-je digne de l'être ?
Je ſubis dans ſa cour l'infâme ſort d'un traitre,
Et mon bras lui prépare un glorieux trépas.
Il m'a mis dans les fers : je ne l'en charge pas.

Je vois même en ce jour déſoler mon empire ;
Le ſien ſubſiſte encor .... oüi, je vais le détruire.
Que le ſuperbe cœur qui m'a trop offenſé,
De ce fer aujourd'hui ſoit mille fois percé ;
Que vengeur des affronts qu'il a faits aux Monarques,
De leur honte en ſon ſein j'efface ici les marques.
Dans ces lieux où j'ai ſçu qu'il ordonna ma mort,
Ah ! c'eſt-là que je veux qu'il termine ſon ſort,
Qu'il me voye en mourant maître de ſa puiſſance,
Contempler ſa douleur, & goûter ma vengeance.
Vous y ſerez préſente .... oui, vous-même verrez
Son ſang, ſa mort, ſa honte, & vous en jouirez.
Vous frémiſſez, Madame.

ALZAIDE.

Oui, cette deſtinée
Qui vous flatte aujourd'hui ....

ZARAE'S.

Peut être infortunée
Sans doute : par le ſort je puis être opprimé :
C'eſt le moindre des maux dont je ſois allarmé :
J'en redoute un plus grand ; mon ame intimidée,
Ne peut, ſans friſſonner, en ſoutenir l'idée :
C'eſt de penſer qu'ici Zaraès outragé
Peut mourir à vos yeux, & n'être point vengé.
Sûr de votre courage & de votre prudence,
Dépoſant en vos mains ma derniere eſpérance,
J'attends de vous, Madame, un ſervice important,
Et

Et vous ne devez pas balancer un inſtant ;
Gardez ce fer, prenez : c'eſt moi qui vous l'ordonne.
Sçachez à quel deſſein ma fureur vous le donne.
Peut-être Amenophis m'abattra ſous ſes coups,
Et ſous lui vous verrez expirer votre époux ;
Que du trépas du Roi ma perte ſoit ſuivie,
Après que dans ces lieux j'aurai perdu la vie,
On verra tous mes Chefs ou morts, ou diſſipés ;
Vivez, reſtez ici, n'héſitez pas, frappez :
Sur-tout en ce moment faites qu'il ſe ſouvienne,
En lui donnant la mort, qu'il ordonna la mienne.

SCENE IV.

ALZAIDE *ſeule, le poignard à la main.*

Quel trouble me ſaiſit.... je friſſonne d'horreur.
O jour infortuné !.... trop injuſte fureur !
J'immolerois.... qui.... Dieux !.... ah ! ma flâme infidelle
Devient à mes efforts plus que jamais rebelle :
Je lui réſiſte en vain. Tous mes ſens ſont émus.
Je ſuccombe à mes maux.... Je ne me connois plus.

SCENE V.

ALZAIDE, AMENOPHIS, PHERE'S, NISUS, *Suite.*

AME'NOPHIS.

J'Ai vengé Zaraès, & mon cœur trop ſenſible
Ne peut plus . . . . Mais ô Ciel ! en quel état terrible . . . .

ALZAIDE, *ſans voir le Roi.*

Que fais-je ? mon devoir m'ordonue ſon trépas....
Mon cher Aménophis . . . . non, tu ne mourras pas.

AMENOPHIS, *à part.*

Que dit-elle ?

ALZAIDE, *ſans voir encore le Roi.*

Avec toi j'euſſe été trop heureuſe :
Tu périrois !

AME'NOPHIS *s'approchant d'elle.*

Calmez cette douleur affreuſe.

ALZAIDE *appercevant le Roi, & laiſſant tomber le poignard.*

Dieux ! que vois-je ? . . . .

AME'NOPHIS.

Arrêtez . . . .

ALZAIDE.

Dans le trouble où je ſuis,
Le repentir, la ſuite, eſt tout ce que je puis.

SCENE VI.

AME'NOPHIS, PHERE'S, NISUS, OSIRIS, *Gardes.*

AME'NOPHIS.

QU'ai-je vû ?... que penſer ? quelle fuite ſoudaine !
Ce poignard étoit donc dans les mains de la Reine ?
Et quel tranſport échappe à ſon cœur éperdu ;
M'aimeroit-elle ? ô Dieux ! l'ai-je bien entendu ?

NISUS.

Iphis qui la quittoit....

AME'NOPHIS.

Iphis, lui ! qu'on l'arrête.
Dieux ! *Oſiris ſort.*

NISUS.

Seigneur, je ne ſçai quel attentat s'apprête ;
Mais Zaraès n'eſt plus : pour ſe ſoumettre à vous,
Son camp dans la Syrie attendra-t-il vos coups ?
En vain pour la réduire aujourd'hui votre Armée
Part, & laiſſe Memphis ouverte & deſarmée.

AMENOPHIS *aux Gardes.*

Qu'elle reviennne : allez, rappellez mes Soldats.

Le Garde ſort.

Mais ſi je ſuis aimé, qui donc arma ſon bras ?

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZARAE'S *seul.*

PAR l'effroi de la Reine & par son imprudence,
Je verrois donc encor reculer ma vengeance !
On m'arrête ! Faut-il qu'à ces maux réservé.....
O Ciel ! mais dans ces lieux je puis être observé.
Je serai découvert, un geste, un mot peut-être
Trahira ma fureur, dont je suis peu le maître.
Comment la retenir à l'aspect de ces lieux,
Où déja je devrois entrer victorieux ?
J'y demeure captif. Cependant le tems presse,
Et l'ennemi jouit du jour que je lui laisse.
Par mes retardemens tout reste suspendu.
Une heure encor de plus, tout peut-être est perdu.
Zaraés, ta vengeance est encore incertaine,
Il me reste un espoir....Allons trouver la Reine :
Elle doit réparer tous les maux qu'elle a faits.

SCENE II.

AMENOPHIS, PHERE'S, ZARAE'S.

PHERE'S.

OUi, Seigneur, c'eſt Iphis ſurpris dans ce Palais.

AMENOPHIS.

Alzaïde eſt ici. Qu'on la faſſe paroître.

ZARAE'S, *à part.*

C'eſt le Roi : que craindrois-je ? il ne peut me connoître.

AMENOPHIS.

à part.

Que vais-je apprendre?...Iphis, approche, répons moi.

ZARAE'S, *à part.*

Que me veut-il ?

AMENOPHIS.

Répons ſans feinte & ſans effroi :
Ce poignard que j'ai vû dans les mains d'Alzaïde,
Qui l'en avoit armée? Etoit-ce toi, perfide ?
Son implacable époux dont j'ai plains le trépas,
Sans doute te chargea d'armer ici ſon bras,
D'exciter contre moi la plus cruelle haine,
Et peut-être toi ſeul ſçus irriter ta Reine ;
Tes conſeils ont tout fait ?

ZARAE'S.

Pouvez-vous concevoir
Qu'elle en ait eu beſoin pour ſuivre ſon devoir ?

AMENOPHIS.

Ainſi ta voix l'accuſe ?

ZARAE'S.

Elle lui rend ſa gloire.

AMENOPHIS.

Je connois ſes vertus.

ZARAE'S.

Vous devez donc me croire.

AMENOPHIS.

Je ne le puis : un traître eut part à ſes deſſeins,
Ce fer à mon aſpect échape de ſes mains,
Prouve qu'à s'en ſervir d'autres l'avoient contrainte.

ZARAE'S.

Ne connoiſſez-vous pas une femme & ſa crainte,
Lorſque dans les projets qu'elle ſut enfanter,
Elle touche à l'inſtant de les exécuter ?

AMENOPHIS.

Reſſentir tant de haine, & la tenir cachée,
Implorer mes bienfaits, en paroître touchée ?

ZARAE'S

Elle a dû le paroître, en préparant ſes coups.

AMENOPHIS.

Zaraés fut vengé de Menos.

ZARAE'S.

Non de vous.

AMENOPHIS.

De moi qui le ſauvai.

ZARAE'S.

Que ne puis-je moi-même
Répeter les diſcours qu'en ſon malheur extrême
Ce Roi vous adreſſoit du fond de ſa priſon,
Moins ſurpris de l'Arrêt qu'indigné du pardon.
» Hé quoi ! vous diſoit-il, tu me rends une vie,
» Par ce dernier outrage à jamais avilie ?
» Eſt-ce aux Rois qu'on pardonne ? Il falloit m'immoler,
»Et tu m'aurois fais grace, en oſant m'accabler.

AMENOPHIS.

Son orgueil oublioit le pouvoir que me donne
Un droit bien moins à moi qu'il n'eſt à ma Couronne.
Son Trône à mes Etats fût toujours aſſervi :
Et ſi de ſon pardon ſon Arrêt fut ſuivi,
Je modérai des loix qui me faiſoient ſon maître,
Et même en le ſauvant je méritai de l'être.

ZARAE'S.

Vous ? .... Mais en vain ma bouche ici le défendroit ;
Inutile pour lui, mon zele me perdroit.

AMENOPHIS.

De ton erreur, Iphis, que je te deſabuſe :
Quoiqu'injuſte envers moi, ton zele eſt ton excuſe.

Tout

Tout condamne ton Prince, & parle en ta faveur.
Il eut donc un ami, jusqu'au ſein du malheur !
J'aime à voir un Sujet, dût-il m'être rebelle,
A ſon Roi qui n'eſt plus, reſter encor fidelle.

ZARAE'S.

He bien, qu'attendez-vous? diſpoſez donc de moi.

AMENOPHIS.

Je dois en diſpoſer pour connoître ta foi.
Du crime, dont ta bouche oſe accuſer ta Reine,
Son aveu ſeul peut-être une preuve certaine.
Condamné pour ce jour à ſouffrir mes bienfaits,
Tu ne ſortiras point : demeure en ce Palais.

ZARAE'S, *à part.*

Ciel !

AMENOPHIS.

Ma ſûreté même, & peut-être la tienne,
Exigent qu'en ces lieux mon ordre te retienne.

ZARAE'S.

Du moins ſouffrez qu'Iphis cédant à ſon devoir,
Puiſſe revoir ſa Reine.

AMENOPHIS.

Oui, tu peux la revoir :
Reſſens déja mes dons, jouis de ſa préſence,
Tu ſeras ſatisfait. Je la vois qui s'avance.

SCENE III.

ALZAIDE, AMENOPHIS, ZARAE'S, EZIRE.

AMENOPHIS *à Alzaïde qui montre de l'effroi.*

AH! ne redoutez rien. Vous déteſtez ces lieux ;
Vous voulez les quitter, tout y bleſſe vos yeux.
Je n'en murmure point, votre interêt l'ordonne :
L'Arabie eſt à moi ; partez, je vous la donne :
Revoyez des Sujets plus fortunés que nous.
Quel que ſoit ce bienfait, je n'attends rien de vous ;
Et ce jour malheureux a déja ſçû m'apprendre,
Après tant d'autres dons, quel prix j'en dois attendre.

ALZAIDE.

Par généroſité vous m'offrez des Etats,
Que ſans vous preſſentir, je n'accepterai pas.
Seigneur, de votre main, dois-je ici les reprendre ?
A mon époux vivant eût-elle ſçu les rendre ?
Ah ! parlez.

AMENOPHIS.

Oui, Madame, & qui peut en douter ?
Sur le Trône avec vous je l'aurois fait monter.
Heureux qu'il eût voulu, moins jaloux de ſa gloire
Dans mes embraſſemens oublier ma victoire.

On plaint trop aiſément l'ennemi qui n'eſt plus,
Je le plaignis vivant.

ALZAIDE.

Avec tant de vertus,
Ainſi de ce Heros vous oubliez la haine:
Et même dans ce jour votre bouche avec peine
Ordonna ſon trépas.

AMENOPHIS.

Je prévenois ſes coups.

ALZAIDE.

Vous ſçûtes l'épargner.

AMENOPHIS.

J'épargnois votre époux.
Mais que me dites-vous? vous devez me connoître.
S'il en faut croire Iphis, vous verrez que ſon maître
Artiſan de ſes maux, & ſource de vos pleurs,
Eût toujours à mes dons oppoſé ſes fureurs.

ALZAIDE.

Détrompez-vous, Seigneur. Oui, ma reconnoiſſance
Eût oſé tout tenter pour calmer ſa vengeance.
Que ne le puis-je encor ſi dans l'inſtant les Dieux,
Devant vous-même ici le rendoient à mes vœux!
Je lui dirois qu'il doit chérir votre clémence,
Que ſon amitié ſeule eſt votre récompenſe,
Qu'en vain il s'eſt rangé parmi vos ennemis,
Qu'il ne le ſera plus, que mon cœur l'a promis:
Que j'enchaînai ſon bras par un ſerment terrible

Qu'on ne croiroit ſans foi, s'il étoit infléxible ;
Et qu'enfin reſpectant de ſi ſacrés liens
Il m'accorda vos jours quand je vous dois les ſiens.
Après tant de motifs, Prince, pouriez-vous croire
Que Zaraés ſans ceſſe animé par la gloire,
Aux trop juſtes douleurs de mon cœur éperdu,
Touché de vos bienfaits, ne ſe fût pas rendu.
Sortez, Seigneur, ſortez d'ün doute ſi funeſte :
Il eût tout oublié : que votre voix l'atteſte.
Iphis, vous le ſçavez, pouriez-vous héſiter ?

ZARAE'S.

Sans doute que mon maître eut pû vous écouter.
Comme Iphis, je ne puis qu'applaudir à ma Reine :
Si j'étois Zaraés, vous verrois-je ſans peine,
Eteindre tout à coup votre reſſentiment ?
Après votre projet un ſi prompt changement
Ne m'auroit ſçû cauſer qu'une ſurpriſe extrême.
Vous devez étonner juſques au Roi lui-même,
Qui déjà ſçait par moi qu'aujourd'hui votre bras,
Pour venger votre époux, préparoit ſon trépas.

AMENOPHIS.

Dans mon ſang Alzaïde eut pû le ſatisfaire ?
Je devois expirer par une main ſi chere ?
Elle m'ôtoit des jours que tout lui deſtinoit ?
Je les perdrois pour elle, elle m'aſſaſſinoit ?

ZARAE'S *à part.*

Qu'entens-je ?

AME'NOPHIS.

Votre bras, dans ce cœur qui vous aime .....
Mais quel nouvel effroi! .....

ALZAIDE.

Ma douleur est extrême.
Oüi, croyez que ma haine a tout fait contre vous.
Punissez-moi, Seigneur, respectez mon Epoux;
N'accablez point Iphis, trop malheureux peut-être.
Ciel! Iphis. ....

ZARAE'S.

Reine, enfin je commence à connoître
Les sublimes vertus d'un Roi si généreux:
Mais qu'il soit donc toujours l'appui des malheureux.
La Reine va partir, elle connoît mon zele
C'est moi qu'elle a choisi pour son guide fidele.
D'adoucir mes revers son cœur s'étoit flatté.
Elle veut vous devoir....

AME'NOPHIS.

Quoi donc?

ZARAE'S.

Ma liberté.

AMENOPHIS.

Puisqu'on te justifie, elle t'est accordée.

ALZAIDE.

Par vous dans mes Etats je veux être guidée.
Mais suivez-moi.

ZARAE'S.

Ravi de vous y ramener,
Pour le plus prompt départ, je vais tout ordonner.

SCENE IV.

AMENOPHIS, ALZAIDE, EZIRE.

AMENOPHIS.

JE vous aime, & pour moi vous devenez barbare!
Ah! Quel deſtin cruel ſans ceſſe nous ſépare:
Zaraés ne vit plus, foible rayon d'eſpoir,
Qui diſparoît ſi-tôt que je puis l'entrevoir:
Votre fureur l'éteint, me pourſuit & m'accable.
Hé bien, terminez donc un ſort ſi déplorable?
Après tant de tourmens arrachez-moi le jour,
Et déchirez un cœur que brûle tant d'amour.
Oui, frappez ..... mais je vois renaître vos allarmes!
Malgré tous vos efforts, je vois couler vos larmes!
Hélas! vous frémiſſez, vos timides regards,
En évitant les miens, errent de toutes parts.
Que craignez-vous encore? à quoi dois-je m'attendre!

SCENE V.

NISUS, AMENOPHIS, ALZAIDE, EZIRE.

AMENOPHIS.

Ah ! Nisus, laissez-moi .....

NISUS.

Seigneur, daignez m'entendre.
Des Soldats étrangers parmi nous répandus,
Ont fait fuir loin d'Iphis les nôtres éperdus;
Ce traître a disparu.

AMENOPHIS.

Que pouvez-vous répondre,
Madame, à tant d'horreurs ?

ALZAIDE.

Tout sert à me confondre.
Prince, chaque moment ajoûte à mon malheur;
Mais je dois en cachant ma honte & ma douleur,
Et sans oser gémir d'un destin si contraire,
Condamner votre amour, suivre Iphis, & me taire.

Elle sort.

AMENOPHIS.

Expliquez-moi, grands Dieux, le trouble où je la voi :
Malgré tous ses complots elle a tremblé pour moi.
Son devoir seul l'entraîne au crime qui s'apprête ;

J'aurois fléchi ſon cœur.....Mais quel eſpoir m'arrête!
Niſus gardez la Reine, il faut tout prévenir.
Oui; courons les combattre; ou plutôt les punir;
La juſtice contr'eux me guide avec la gloire.
Que dans leur châtiment je trouve une victoire.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZAIDE *seule*.

On me garde en ces lieux. Quel triste évenement,
D'Ezire que j'attends, retient l'empressement!
Auprès de Zaraés n'a t'elle pû se rendre?
Daignera-t-il encor me parler & m'entendre?
Je lui pardonne; ô Ciel! d'avoir pû m'accuser
Du crime auquel mon bras osa se refuser.
L'aspect d'Amenophis avoit troublé mon ame
Il connoît donc mon cœur, & Zaraés sa flâme.
Qui sçait, si lui vantant ce Héros qu'il poursuit,
De la mienne en ce jour je ne l'ai pas instruit?
S'il étoit vrai, grands Dieux! que je serois à plaindre!
Que dis-je? en ce moment, j'ai plus encore à craindre:
Peut-être qu'aujourd'hui j'ai trahi mon Epoux,
Il tombe, ou son rival expire sous ses coups.

Ah ! de quelque côté que le ſort ſe déclare,
Quelque vainqueur qu'il faſſe, il me le rend barbare.
Il me prépare un crime, ou me perce le cœur :
Et je meurs de remords autant que de douleur.
On vient. Que vais-je apprendre ?

SCENE II.

ALZAIDE, EZIRE.

ALZAIDE.

AH, c'eſt toi, chere Ezire !
Ciel ! quel trouble t'agite ? & que viens-tu me dire ?
Qu'as-tu fait ? puis-je encor conſerver quelque eſpoir ?
Iphis t'a-t'il parlé ? voudra-t'il me revoir ?

EZIRE.

Je l'ai vû, dans ces lieux, rempli de ſa vengeance,
Impatient de vaincre, il a fui ma préſence.
Il revient, il s'avance : & déja dans Memphis,
Sous les murs du Palais, combat Aménophis.
Je n'ai pû parvenir juſques à vous, Madame,
Que guidée à travers le carnage & la flâme ;
Il a porté partout la mort & la terreur,
Et dans ce moment même, eſt peut-être vàinqueur ;
Prêt d'en être accablé, le Roi le preſſe encore.

ALZAIDE.

Helas ! mais parle-moi de mes maux que j'ignore.

Que t'a pû dire Iphis ?

EZIRE.

Qu'attendez-vous de lui ?
Trop peu digne des ſoins qu'il vous coûte aujourd'hui,
Et du tendre interêt qu'il ſemble qu'Alzaïde
Prenne encore au deſtin de ce guerrier perfide,
Il n'eſt digne en effet que de votre courroux ;
Vous eſperiez en vain qu'il ſuſpendroit ſes coups.
Son aveugle fureur ne m'a point écoutée,
Et contre lui mon ame eſt encore irritée.

ALZAIDE.

Il t'a parlé, ſans doute ?

EZIRE.

A mes empreſſemens
Iphis a répondu par des frémiſſemens,
S'eſt armé contre moi d'un ſilence farouche.
A peine votre nom eſt ſorti de ma bouche,
Que muette à mon tour je l'ai vû s'indigner,
Pâlir même de rage, & d'horreur friſonner.

ALZAIDE.

Il frémit à mon nom ! O diſgrace imprévûe !
Ma honte à Zaraés eſt ſans doute connuë.
Des plus vives douleurs mon cœur eſt pénetré.
Zaraés que l'Amour n'a jamais inſpiré,
Eprouve donc par moi les effets de ſa rage.
Il le connoît enfin, & c'eſt par un outrage.
Qu'ai-je fait ? faudra-t'il recevoir d'un époux
Terrible avec mépris, & ſans amour jaloux,

Des reproches cruels, plus accablans peût-être
Que toutes les fureurs que l'amour eût fait naître ?
Evitons sa présence, Ezire, allons chercher
Des climats, dont jamais il ne puisse approcher.
Mais je ne puis sortir de ces lieux que j'abhorre.
Il s'en empare !

EZIRE.

Helas ! Qui vous agite encore ?
Vous parlez d'un Epoux.....

ALZAIDE.

O jour rempli d'horreur !
Tu mets enfin le comble aux tourmens de mon cœur.
C'en est fait, & le Roi.... Déguisons mes allarmes,
Etouffons mes sanglots, & dévorons mes larmes.
De quelle idée, ô Ciel ! me laissai-je frapper ?
Est-ce là maintenant ce qui doit m'occuper ?
Zaraés va paroitre : il sait que je l'outrage.
Il aura donc sur moi ce cruel avantage,
Et je n'expire pas de remords & d'horreur !
J'ose oublier ma honte, & braver sa fureur ?
Quel bruit se fait entendre ? & quel revers s'apprête ?
Mon sang glacé d'effroi dans mes veines s'arrête.

SCENE III.

AMENOPHIS, ALZAIDE, EZIRE, OSIRIS, *Suite.*

AMENOPHIS, *à sa suite.*

QU'on épargne leur sang, nous les avons soumis.
Méritons la victoire aux yeux des ennemis.
Madame, j'ai vaincu : je triomphe d'un traître,
D'Iphis dont la fureur m'eût accablé peut-être,
Si je n'eusse tantôt, rappellant mes Soldats,
Prévenu des forfaits que vous n'ignoriez pas.

ALZAIDE.

Quoi ! vous l'avez vaincu? Vous venez m'en instruire.
Helas ! en ce moment peut-être qu'il expire ?

AMENOPHIS.

Madame, son danger excite votre effroi ?

ALZAIDE.

Ah ! qu'est-il devenu, Seigneur ? répondez-moi.

AMENOPHIS.

Quel interêt si grand prenez-vous à sa vie,
Quand la mienne par lui m'alloit être ravie ?
Hé quoi, c'étoit donc vous qui conduisiez son bras ?
Quel mystere odieux que je ne conçois pas !
Quel mélange inoüi de tendresse & de haine !

L'eſpoir que jai conçu redouble encor ma peine.
J'ai pû me croire aimé.....

ALZAIDE.

Que dites-vous, Seigneur ?
Mais de mon infortune apprenez-moi l'horreur :
Si le vaincu reſpire elle eſt moins déplorable :
Peut-être que s'il meurt, Alzaïde eſt coupable.
Le Ciel doit l'en punir aux yeux d'Amenophis.
Daignez donc m'éclairer ſur le deſtin d'Iphis ?
Parlez.

AMENOPHIS.

Oui, chaque inſtant augmente ma ſurpriſe,
Quel eſt donc cet Iphis, vos vœux, ſon entrepriſe ?
Quels ſecrets cachez-vous ? que voulez-vous ſçavoir ?
Hé bien, apprenez donc que perdant tout eſpoir
De m'arracher le jour, l'Empire & la victoire,
Ce traître qu'animoit le crime, & non la gloire,
Après s'être vingt fois à mes coups échappé,
S'eſt jetté dans nos rangs qui l'ont enveloppé.
Sûr que ſa trahiſon ſera bien-tôt punie,
Il cherche le trépas pour fuir l'ignominie ;
Mais il l'eſpere en vain, mes ordres ſont donnés ;
A finir ſans honneur, ſes jours ſont condamnés.
Il mérita la mort en pourſuivant ma vie,
Du plus prompt châtiment ſon audace ſuivie,
Va de tant de forfaits commis en un ſeul jour......

ALZAIDE.

Qu'allez-vous faire ? ô Ciel !

AMENOPHIS.

Me venger à mon tour ;
Et ſervant ma colere autant que la juſtice ,
Du perfide à l'inſtant j'ordonne le ſupplice.

ALZAIDE.

Sachez donc.....mais Seigneur , avant de vous parler,
Que j'obtienne de vous qu'on ne puiſſe immoler....

AMENOPHIS.

Ce rebelle ?

ALZAIDE.

Celui dont le malheur m'accable.

AMENOPHIS.

Puis-je vous écouter ? Iphis eſt trop coupable.

ALZAIDE.

Ah ! ce n'eſt point Iphis. . . .

SCENE IV.

ZARAE'S, AMENOPHIS, ALZAIDE, EZIRE, OSIRIS, *Suite. Gardes.*

ZARAE'S *ſoutenu par les Gardes.*

O Reine , levez-vous ,
Vous demandez mes jours, je ne crains plus ſes coups.

ALZAIDE, *à part.*

Mon époux expirant .....

ZARAE'S, *au Roi.*

Il n'eſt plus tems de feindre.

Connois tout ton bonheur, tu n'as plus rien craindre,
Vois Zaraés mourant.

AMENOPHIS.

Zaraés.

ZARAE'S.

Oüi c'eſt moi.

Je n'ai pû me venger : je puis mourir en Roi.
Ah ! s'il eſt quelque trait dont ma gloire gémiſſe,
C'eſt d'avoir pour te perdre employé l'artifice.
Réduit à te tromper je voulois t'en punir.
Ta perte étoit certaine, on m'a ſçû prévenir.
Si l'on ne m'eût trahi tu ceſſerois de vivre.

à Alzaïde.

C'eſt vous dont la fureur à mes Tirans me livre,
Madame, oui de ce fer échappé de vos mains
L'évenement funeſte a rompu mes deſſeins.

ALZAIDE.

Dieux !

ZARAE'S.

Du péril du Roi par ce coup prévenues
Ses troupes qui partoient à l'inſtant revenues,
Accablent mes guerriers, & nous immolent tous ;
Par vous ils ſont vaincus, & j'expire par vous.

Votre

Votre cœur en frémit. Il ne faut pas qu'il craigne
Qu'en ce moment le mien avec fureur se plaigne
De la source des maux qui causent mon trépas.
Ce foible châtiment ne vous suffiroit pas.
Je vous connois assez pour vous rendre justice.
Je mourrai devant vous : voilà votre supplice.

ALZAIDE.

Quoiqu'il soit effroyable, un plus cruel m'est dû.
Tu connois mes forfaits ; connois donc ma vertu.

elle se frappe.

AMENOPHIS.

Quel coup affreux ! ô ciel !

ZARAES.

Moi-même je l'admire !
Elle meurt à tes yeux : je suis vengé, j'expire.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Tragédie qui a pour titre, *Alzaïde* ; & je crois que le Public en verra l'impreſſion avec plaiſir. Ce 7 Janvier 1746. CREBILLON.

CATALOGUE

DES PIECES DE THEATRE qui se trouvent chez le même Libraire.

De Monsieur de BOISSY.

PAmela en France, ou la Vertu mieux éprouvée, en trois Actes.

La Fête d'Auteuil, ou la fausse Méprise, en trois Actes.

Le Sage Etourdi, en trois Actes.

La Folie du jour, en un Acte.

Le Medecin par occasion, en cinq Actes.

De Monsieur LAFFICHARD.

Le Fleuve Scamandre, Les Effets du hazard, La Nymphe des Thuilleries, L'Amour imprévu.	Operas comiques

La Famille, Comédie en un Acte.

Les Acteurs déplacés, Comédie en un Acte.

